

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

160 | octobre-décembre 2001

Droit, coutume, mémoire

Alfred Gell, *The Art of Anthropology. Essays and Diagrams*

Edited by Eric Hirsch. London & New Brunswick, NJ, The Athlone Press, 1999, 290 p., bibl., index, ph., ill. (« London School of Economics Monographs on Social Anthropology » 67)

Michèle Coquet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7737>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 210-213

ISBN : 2-7132-1391-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Michèle Coquet, « Alfred Gell, *The Art of Anthropology. Essays and Diagrams* », *L'Homme* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2001, mis en ligne le 31 mai 2007, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7737>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Alfred Gell, *The Art of Anthropology. Essays and Diagrams*

Edited by Eric Hirsch. London & New Brunswick, NJ, The Athlone Press, 1999, 290 p., bibl., index, ph., ill. (« London School of Economics Monographs on Social Anthropology » 67)

Michèle Coquet

- 1 LA COMPOSITION de cet ouvrage a été conçue par Alfred Gell durant les mois qui ont précédé son décès en janvier 1997. Il y a réuni un ensemble de textes déjà parus dans des ouvrages collectifs ou des revues, qui témoignent de thèmes ayant été au centre de sa réflexion ces dernières années, et qu'il présente comme une manière d'hommage aux chercheurs et philosophes ayant influencé son œuvre, parmi lesquels Leach, Lévi-Strauss, Bourdieu, Husserl et Merleau-Ponty. Comme il le souligne lui-même dans l'introduction, ces articles ont d'abord vu le jour sous la forme d'interventions orales dans le cadre des séminaires d'anthropologie de Cambridge ; ce qui en explique à la fois le ton convivial et teinté d'humour, et les intentions souvent audacieuses : discuter certaines propositions, érigées parfois en modèles, de l'anthropologie ou d'autres disciplines des sciences humaines, telles que la conception maussienne de l'institution du don en Mélanésie ou celle de Saussure quant à l'arbitraire du signe. Ce recueil permet au lecteur d'approcher la grande diversité des champs d'intérêt de l'anthropologue britannique et de saisir l'inventivité de cet esprit curieux et pénétrant. Parmi les thèmes retenus par Alfred Gell figurent notamment l'art et le langage, l'échange et la consommation, où sont mises à contribution les données ethnographiques qu'il a recueillies auprès des Umeda de Nouvelle-Guinée et des Muria Gonds, une population tribale du Madhya Pradesh en Inde.
- 2 L'auteur remet en question la théorie de l'échange de dons élaborée par Mauss à propos de la Mélanésie précoloniale, et critique la proposition avancée par celui-ci puis par Lévi-Strauss et d'autres, selon laquelle l'échange de femmes, de dons, de marchandises, de messages, etc., serait essentiel à la constitution de tout ordre social. Il rappelle dans un premier temps que l'anthropologie des sociétés mélanésiennes a privilégié l'échange cérémoniel en négligeant d'étudier d'autres modes de transaction, comme le troc, sans

lequel l'échange cérémoniel ne peut se concevoir. Le troc de marchandises serait le modèle dont ce dernier dériverait symboliquement, l'économie du don et l'échange de marchandises s'impliquant mutuellement. Pour Alfred Gell, l'échange cérémoniel est une transaction à caractère hybride issue de la confrontation de la réciprocité généralisée telle que l'a définie Marshall Sahlins (*sharing*), et de l'échange marchand (*swapping*) tel que l'a analysé A.C. Gregory. Gell s'appuie en partie sur les propositions de cet auteur, tout en les critiquant, pour construire sa propre argumentation. S'il s'accorde avec sa définition de la nature aliénable des biens circulant dans l'échange marchand entre partenaires indépendants, il conteste en revanche le caractère inaliénable des biens circulant dans l'échange de dons, puisque le donneur n'a plus accès à l'objet échangé et perd avec celui-ci le pouvoir d'en faire don à un autre bénéficiaire. Ce qui est inaliénable dans ce cas, ce n'est pas l'objet donné, mais l'identité sociale du donneur qui demeure attachée à l'objet après que celui-ci a changé de mains.

- 3 Gell conteste également la distinction qu'établit A. C. Gregory entre, d'un côté, l'échange marchand, le caractère aliénable des biens évalués quantitativement et l'indépendance mutuelle des partenaires, et, de l'autre, l'échange de dons, le caractère inaliénable des biens évalués qualitativement et la dépendance mutuelle. Pour l'auteur, de même que l'objet donné n'est pas inaliénable, de même la « dépendance » entre partenaires serait en réalité contraire à l'esprit et à la pratique de l'échange de dons, dans la mesure où ceux-ci ne sont pas tant évalués qualitativement que quantitativement, comme le sont les marchandises. Ce qui distinguerait le don de la marchandise serait le contexte social d'une transaction particulière plutôt que le type de relations entre des personnes et des choses, ou entre des personnes entre elles. L'existence du troc entraînerait donc celle de l'échange cérémoniel. En revanche, dans une société comme celle des Umeda, il n'y a ni échange de biens par troc entre groupes différents, ni échange cérémoniel. Les Umeda n'importent rien et ne procèdent pas à des paiements lors des mariages, des naissances ou des décès. L'échange, nous dit Gell, n'y joue aucun rôle significatif dans la reproduction sociale, laquelle est assurée par le mariage et les obligations de service qui l'accompagnent. Il en conclut que toute activité socialement nécessaire peut être effectuée par les individus parce qu'elles résultent d'une obligation morale, et non parce que ces individus sont pris dans des relations d'échange réciproque avec d'autres. L'obligation morale dictée par les rôles sociaux que chacun est amené à remplir fournit ainsi la base nécessaire à la reproduction sociale.
- 4 Dans son analyse d'un marché de l'Inde tribale, Gell témoigne d'un même intérêt pour les contextes de transactions et leur fonction dans la définition des rôles sociaux. Il appréhende le marché comme une carte, circulaire, des relations sociales qui peuvent être lues spatialement et conceptuellement à partir de l'emplacement des choses et des gens sur le sol. Au centre se tient le joaillier *rasput*, le plus riche et le plus cultivé de tous. À la périphérie, les marchands d'origine tribale occupent une place faisant face à la direction de leur village. Deux axes structurent ce territoire : la « radiale », où les marchands, plus ou moins éloignés du centre selon leur position sociale, vendent des marchandises plus ou moins prestigieuses, et la « circonférence » où prévalent la communication intervillageoise et les relations personnelles, et où les participants, entretenant des relations d'égalité et de compétition, vendent des objets de valeur symbolique équivalente. Le marché de campagne répond, en écho assourdi, au grand marché de la capitale de l'État, centre de l'activité économique, et reproduit à petite échelle le schéma de hiérarchie des biens et des personnes qui prévaut dans l'ensemble de

l'État ; il procure un modèle cognitif de la société dans son ensemble, du point de vue social, spatial et territorial.

- 5 L'ouvrage contient les principaux articles d'Alfred Gell concernant l'art ou l'esthétique, préfigurant chacun, par leur contenu, son ouvrage posthume, *Art and Agency. An Anthropological Theory*¹. Les lecteurs intéressés par les questions d'anthropologie de l'art les trouverons stimulants, malgré les propositions radicales avancées par l'anthropologue qui réfute deux approches dans ce domaine : celle qui s'attache au contenu sémantique des images et des objets, et celle qui tente de saisir les conceptions esthétiques dont ils témoignent. D'après lui, le développement de l'anthropologie de l'art a été freiné par l'attitude de dévotion que nous vouons aux objets d'art. Il propose donc de considérer l'art comme un élément de la technologie : la peinture, la sculpture, la musique, la poésie, etc., seraient les composantes d'un vaste système technique, essentiel à la reproduction des sociétés humaines. Son idée est la suivante : les processus techniques ont le pouvoir de nous fasciner et nous donnent la possibilité de voir le monde sous une forme enchantée. L'efficacité de l'objet d'art relèverait ainsi d'une technologie de l'enchantement ; l'artiste serait un technicien occulte, parent du magicien. Gell s'intéresse surtout aux effets émotionnels ou psychologiques induits par l'art.
- 6 Mais rompre avec l'esthétique, c'est aussi envisager l'art comme le produit d'un système d'interaction sociale. Cette idée est développée dans la critique qu'il fait d'un article de Jeremy Coote². Pour celui-ci, les Dinka, pasteurs nilotiques, seraient une population sans œuvres d'art mais dont l'univers serait profondément esthétique, une esthétique fondée sur la valeur qu'ils attribuent à leurs bœufs, chantés sans relâche dans leur poésie et dont ils reproduisent la silhouette et la démarche dans leurs danses. Gell accuse Coote d'adopter une position kantienne et de croire en l'existence, chez les Dinka, d'une attitude esthétique qui n'aurait d'autre fin qu'elle-même ; or l'esthétique n'est pas une manière perceptive de voir mais un mode de pensée discursif. Après avoir rappelé que, pour les Dinka, le bœuf est bien une œuvre d'art, Gell affirme que l'admiration qu'ils portent à leurs animaux est intrinsèquement liée à leur intérêt pratique pour ceux-ci en ce qu'ils leur permettent de réaliser leurs ambitions sociales. Ce qui fait du bétail un objet esthétique est donc le rôle qu'il joue dans une forme locale de compétition entre hommes.
- 7 La lecture de ces différents textes fait comprendre comment Alfred Gell a construit sa définition de l'art. L'art est un système d'action, proposition qui sera affinée dans *Art and Agency* ; en tant que terme de ce système, l'objet produit, et est produit par, des actions toujours liées à la question du pouvoir, lequel se trouve au cœur des relations sociales. La dynamique de ce système prend sa source dans des réseaux complexes d'intentionnalités : dans « Vogel's net. Traps as artworks and artworks as traps », l'anthropologue cherche à montrer que la distance n'est pas si grande entre le simple artefact et l'objet d'art, en prenant pour exemple les pièges de chasse. Chaque piège apparaît comme un modèle de son créateur, un moi subsidiaire sous la forme d'un automate ; et chacun est aussi un modèle de sa victime. Les pièges transmettent parfaitement cette idée d'un nœud d'intentionnalités entre chasseurs et proies. En réalité, l'œuvre d'art ne fonctionne pas autrement ; elle est, elle aussi, un piège, un espace de capture de celui qui la regarde, imaginé par l'artiste.
- 8 Alfred Gell s'est aussi intéressé à d'autres domaines d'expression, rarement investis par l'anthropologie, tels que la danse ou le langage, ce dernier considéré dans sa dimension non pas narrative mais phonétique. Il envisage les danses umeda sous un angle structural : celles-ci, considérées dans leur ensemble, forment un système de

transformations composé de variantes à partir d'un modèle de base qui est à chercher dans le monde des actes quotidiens, en particulier la marche. La manière dont les Umeda marchent est liée à leur environnement (forêt dense, rochers), à leur technologie (absence de chaussures), et enfin à leur sexe : les femmes, par exemple, cheminent souvent sur de mauvais terrains pour aller cultiver les jardins, de lourdes charges suspendues à leur front et reposant sur leur dos, ce qui les oblige à appuyer d'abord l'avant du pied et les doigts, et non le talon. En conséquence, la danse féminine reprend ce pattern en l'amplifiant. En projetant les différents types de pas de danse umeda sur des diagrammes, l'auteur montre que la danse est interprétable comme une déformation stylisée des mouvements produits dans ces contextes ordinaires.

- 9 Enfin, le texte le plus suggestif, et le plus poétique, de ce recueil est sans doute celui qui est consacré à la question de l'iconisme phonologique et dans lequel Gell s'oppose aux propositions de la linguistique structurale. En recourant à l'exemple de la langue umeda et de quelques-unes de ses voisines, il souligne la relation intime existant entre les facteurs culturels qui modèlent la phonologie de certaines langues naturelles et les particularités du paysage qui environne les locuteurs de cette langue. Pour les Umeda, immergés dans la forêt primaire, l'ouïe est un sens au moins aussi développé que la vue ; leur langue comporte des voyelles spécifiques pour communiquer des traits et des qualités environnementaux. Le son devient alors un élément formatif au sein de ce que l'auteur dénomme des « cultures auditives » (*auditory cultures*).

NOTES

AUTEUR

MICHÈLE COQUET

CNRS, Systèmes de pensée en Afrique noire, Ivry-sur-Seine.